Histoire d'ici

Deux **domestiques** vaudois racontent le Moyen-Orient

Jeannette Tanner et Louis Lambercy ont eu l'honneur de voyager avec leurs maîtres

1847

Gilbert Salem

Il est 5 heures du matin à Valeyres-sous-Rances, le 23 septembre de cette année-là, quand des lève-tôt assistent au harnachement d'un impressionnant attelage. Les époux Gasparin, Valérie et Agénor, sont sur le point de quitter leur manoir pour faire un très long voyage. Ils emmènent avec eux Jeannette, la chambrière de Madame, et Louis, leur cocher. «Selon les habitudes bourgeoises du XIXe siècle, explique Denise Francillon, du groupe Ethno-Doc, qui vient de faire publier aux Editions d'En bas l'histoire de cette singulière aventure, les domestiques accompagnaient leurs maîtres dans des itinéraires organisés.» Celui-là, qui durera huit mois, va les conduire d'abord en Italie, puis en Grèce, en Egypte pharaonique et nilotique, au mont Sinaï «où Dieu donna la parole à Moïse» et au couvent de Sainte-Catherine. Le cap suivant est la Terre Sainte: Jérusalem et son mont des Oliviers, la Galilée, des étapes où l'on prie plus qu'on observe. Les yeux emplis d'exotisme, et «jamais assez grands pour voir», comme l'écrira Jeannette, ils retrouveront leur cher Jura vaudois après avoir retraversé la Méditerranée de Beyrouth à Marseille.

Une odyssée comme en faisaient souvent au XIXe siècle des patriciens bien nantis, inspirés par la tradition britannique des grands tours du temps des Lumières. Rares furent ceux et celles qui eurent l'idée d'en publier à leur retour une relation, comme le fit la brillante Valérie de Gasparin. Plus rares encore les maîtres qui, à son instar, concédaient aux valets qui les suivaient la permission d'écrire leurs propres impressions. Très liée à Jeannette Tanner, qui avait été la lingère de sa mère, elle lui accorda cette liberté, ainsi qu'au brave carrossier Louis Lambercy. Ils avaient une perception ingénue et immédiate des choses, et surtout savaient écrire, même s'il n'est pas aisé de le faire sur ses genoux, dans un navire qui tangue ou à dos de chameau! La première avait une culture de l'observation et de l'attention portée au moindre détail, héritée de ses parents paysans, le second celle du charbonnier et une foi chrétienne à renverser les montagnes. (Ils se marieront deux ans après leur retour à Valeyres.)

A ces manuscrits retrouvés en 1990 par un descendant direct du couple s'ajoutent, en alternance, des extraits du *Journal du voyage au Levant*, que Valérie de Gasparin publia dès 1848. Leur livre, devenu commun, s'en trouve délicieusement cadencé, comme un récit à trois voix. Dès le départ, Louis le cocher s'émerveille déjà du «charmant pays de Vevey». Sa future épouse se montre plus expressive en Egypte: plusieurs semaines après, dans le port d'Alexandrie, elle griffonne: «Je m'amusais à regarder les passants, surtout les femmes. Elles se cachent tout le corps, excepté les deux yeux. Celles du peuple s'habillent ordinairement avec une espèce de blouse bleue, de larges pantalons de couleur, un grand linge jeté sur la tête. Il y en a quelques-unes en blanc, dont la robe dessous est rose. Je trouve cette mise horrible…»

Mais une fois parvenus à Jérusalem, le but réel et sacré de l'épuisante expédition, Jeannette devient contemplative sur le mont des Oliviers, où elle y a «lu l'agonie du Sauveur». Valérie de Gasparin aussi, mais avec un grain de scepticisme: «Plus je vais, plus je me convainc, les localités sous les yeux, que Dieu, dans sa sagesse, nous a caché la connaissance précise des lieux où se sont accomplis les grands événements de l'Histoire sainte.»

Entrée de la citadelle de Jérusalem, vers 1845, à l'époque où nos voyageurs visitèrent la ville. Lithographie de David Roberts. ADOC-PHOTOS/CORBIS

Vade-mecum

Une voyagiste avant l'heure

Née en 1813, décédée à 81 ans en 1894, Valérie de Gasparin était née Boissier, d'une riche famille genevoise. Elle épousa Agénor de Gasparin, un avocat natif d'Orange, dans le Vaucluse, qui, en 1847, fut le chef d'expédition de leur pèlerinage jusqu'en Palestine. Il n'en rapporta pas de souvenirs personnels écrits importants. Plus littéraires seront, comme on le sait, ceux de son épouse, publiés un an plus tard en trois tomes. En conclusion du 3e, elle donne des indications matérielles, et très circonstanciées pour qui voudrait voyager en Orient. Elle recommande aux femmes de s'acheter auparavant des selles «indispensables pour les excursions à cheval et à âne». Son guide pratique indique des achats tout aussi utiles de moustiquaires.
Puis aussi de cadeaux destinés aux autochtones: «Lunettes d'approche pour les cheikhs (…). Mouchoirs d'indienne, ciseaux, dés, bobines de coton, pour les femmes arabes, nubiennes, syriennes, etc.)»

Mes yeux n'étaient pas assez grands pour voir
Jeannette Tanner & Louis Lambercy
Ed. d'En bas, 253 p.